

La mer déchaînée lançait de sombres déferlantes à l'assaut de la large baie-vitré juste en face de moi, submergeant de toutes parts son double vitrage. J'avais l'impression d'un aquarium géant qui se remplissait, avant que l'eau ne se retire dans un bruit de ressac, et que le cycle ne recommence, au rythme des battements de mon cœur...

Bien protégé derrière la courbure du verre en arc de cercle qui abritait ma solitude, le spectacle était envoutant : au-dessus de ma tête, s'amoncelaient un toit de nuages menaçants rougi par les derniers rayons d'un soleil couchant. Il ne pleuvait pas encore, même si au loin l'horizon était silencieusement haché d'éclairs violacés, avec leurs zébrures qui pulsaient par intermittence comme des veines géantes, venues irriguer de leur sang les sombres nuages écarlates...

Des profondeurs montait une sourde menace qui, tel un écho lointain, faisait imperceptiblement trembler le sol sous mes pieds. Le cœur de la terre était en émoi. Il exprimait son ressentiment vis-à-vis de l'être humain qu'il avait accueilli au sein de sa nature féconde, et qui en retour, l'avait pillé ne lui témoignant que du mépris.

Acculée, la terre allait se venger : aujourd'hui, elle était prête à libérer sa force primale et elle allait farouchement la vomir sur ceux qui s'étaient fait un devoir de rompre ses fragiles équilibres...

Déchirant l'atmosphère, un court éclair avait ponctué ma pensée, donnant naissance à une tornade de feu se dressant comme un geyser au-dessus de la mer déchaînée : les flammes à l'allure irréaliste et verdâtre imprégnaient de leurs terrifiants contrastes l'averse venteuse qui venait de se mettre à balayer les flots.

A présent que les derniers rayons solaires avaient cessé de lécher les nuages, pour capituler face à un clair-obscur trempé et déchiqueté d'éclairs, la scène était devenue apocalyptique.

Devant moi se jouait la fin du monde. Tout allait disparaître ou presque... mais je n'avais pas peur. Je n'étais pas non plus excité ou attristé. Tout au plus s'enfouissait dans mon cœur une faible appréhension teintée d'une infime nostalgie, trop légère pour venir troubler mon irradiante sérénité.

A l'intérieur de ma retraite au charme maternel, tout de blanc vêtu et entouré d'un mobilier à la clarté douillette, j'avais envie de rester à me délecter éternellement du spectacle...

.....
.....
.....

Ce n'est finalement qu'en face du poste d'enregistrement de nos bagages que je connus le fin mot de l'histoire : la destination qui s'affichait sur l'écran au-dessus du personnel me laissa pantois... Hilda s'en rendit compte et me sourit avec une certaine émotion. Notre voyage allait se passer sous les auspices de l'amour éternel : nous étions en route pour Venise ! J'étais comblé.

Le voyage se passa tranquillement. Hilda avait un peu la trouille en avion, mais j'étais là pour lui changer les idées et la rassurer.

L'avion nous déposa sur les coups de vingt et une heure à l'aéroport Marco Polo, et de là, une navette nous mena à un embarcadère maritime, où le rêve prit la forme d'un luxueux canot : il s'agissait d'une vedette italienne dans les règles de l'art, avec son bois d'acajou vernis, ses chromes rutilants et sa sellerie en cuir de teinte ivoirine. Ses dimensions racées permettaient d'embarquer six personnes, pas plus, conservant à

l'esquif un esprit sportif qu'une proue effilée venait revendiquer. Nous y prîmes place avec notre chauffeur ainsi que trois autres passagers qui se rendaient à la même soirée que la notre.

J'étais époustouflé : je m'étais attendu à rejoindre Venise en bus pour me retrouver dans un gentil petit hôtel. Mais pas du tout ! Je me rendais à une soirée secrète dans la Rolls des mers ! Mon amour était folle, ce weekend avait dû lui coûter une fortune ! Je ne me retins d'ailleurs pas de lui faire la remarque. Elle y répondit en riant : à son avis, il n'existait rien de mieux que de dépenser son argent pour faire plaisir à la personne aimée. Sa réponse me toucha et pendant que notre embarcation nous rapprochait à vive allure des palais vénitiens, je l'enlaçais en admirant le soleil se coucher sur la lagune : l'astre rougeoyant se reflétait sur les nuages et rasait les flots, en attendant de disparaître derrière les dômes rosissant de la ville.

Je me laissais aller à la contemplation la main posée sur l'épaule nue d'Hilda, tandis que le vent marin nous fouettait le visage. Devant tant de beauté et de sérénité, j'avais envie que le temps s'arrête et que l'instant se transforme en une éternité...

Mais arrivé au niveau de l'embouchure du grand canal, un véritable petit embouteillage de navires me sortit de ma méditation. La vie reprenait ses droits !

Sortant de notre rêverie, nous nous émerveillâmes devant la maestria avec laquelle notre destrier des eaux s'intercala dans le flux de la circulation maritime.

Pour ce faire, il avait ralenti son allure et il glissait à présent presque silencieusement au raz de l'eau.

Avec la nuit en train de s'installer, un concert de lumière célébra notre arrivé à l'intérieur du canal : les façades des maisons et des palais s'embrasaient de couleurs resplendissantes tandis que les bateaux faisaient flamboyer leurs projecteurs. Et tout ce scintillement fantastique se reflétait dans le chatoiement des vaguelettes que généraient les sillages des navires.

Nous étions sous le charme, et cela devait se voir parce que ma voisine nous adressa la parole avec un accent anglais prononcé, pour nous demander si nous étions déjà venus à Venise ? Apprenant que non, elle s'empressa de nous louer les mérites de la ville qu'elle qualifiait de magique, et de nous indiquer les meilleurs endroits à visiter. Pendant qu'elle nous parlait avec enthousiasme, quand à sa gauche son mari se contentait d'acquiescer vaguement, elle posa un instant sa main sur ma cuisse. Ce geste léger qui me parut passer inaperçu, ne manqua pas pour autant de m'interpeller. Après cela, je me mis à la regarder d'un œil neuf : son âge se situait aux alentours de la quarantaine et elle était encore tout à fait désirable dans ses vêtements d'un sobre raffinement qui mettaient parfaitement en valeur un corps svelte et sensuel.

S'exprimant de manière volubile, avec une certaine préciosité qui devait faire partie de son bagage social, elle parlait avant tout à mon intention, sans cesser de me faire de petits sourires. Je dois dire qu'il s'échappait de sa personnalité dont ses grands yeux clairs étaient d'excellents ambassadeurs, quelque chose de particulièrement attirant... comme elle ne me laissait pas totalement indifférent, je profitais d'un blanc dans notre conversation pour détourner la tête et feindre de contempler silencieusement le paysage...

Nous arrivions en face du pont du Rialto dont la lumière immaculée tranchait fortement avec les éclairages plus chamarrés des abords du canal. Profitant de ce spectacle emprunt de romantisme, j'embrassais langoureusement Hilda au moment où

notre canot passait sous la majestueuse arche : c'était une délicieuse façon d'inaugurer notre week-end en amoureux.

Cet instant de grâce révolu, il ne nous fallut plus guère de temps pour rejoindre notre destination. Accostant à un large ponton, notre conducteur nous désigna la bâtisse devant nous comme étant le Palazzo Pisani-Moretta.

Une double arcade gothique aux remplages multiples en pierre blanche resplendissait au centre de sa façade rose pastel. Il s'agissait d'une merveille de palais Vénitien.

Cependant, à l'instant de mettre un pied à terre, je me senti nostalgique de notre balade sur les flots. Je n'avais pas spécialement envie de participer à une fête huppée. J'aurais préféré continuer à naviguer au gré du canal, mais cette fois en gondole comme celles que nous avons croisées : noires avec leur fer de proue blanc qui serpentait à l'image de la voie maritime traversant Venise. Ou alors, j'aurais aimé me mêler à la foule des badauds qui arpentaient à pied les rues vénitiennes. Le peu qu'il m'avait été donné d'en voir avait éveillé ma curiosité.

Ce genre de considérations ne semblait pas affecter les autres passagers qui me précédaient avec un sourire radieux. Et comme je n'avais aucune intention d'atténuer un tant soit peu la joie d'Hilda, je décidais de me mettre au diapason de son bonheur afin de parfaitement savourer en sa compagnie la suite de notre soirée.

Arrivé à l'intérieur du vaste hall marbré où s'étaient de délicieux motifs colorés en mosaïque, nous nous laissâmes guider par un majordome vêtu de collants et d'un pourpoint en feutre brun. Celui-ci nous mena à l'étage, en empruntant un imposant escalier dont la rampe sculptée formait des entrelacs de rosaces en marbre blanc des plus somptueux.

Là-haut, nous apprîmes qu'il allait falloir nous séparer afin de revêtir nos costumes pour le bal. Cette annonce me laissa pantois, à la grande satisfaction d'Hilda qui s'amusa de mon air stupéfait.

.....
.....
.....

Cette déferlante de pitoyable plaisir masquait le poids de mes peurs et de ma colère. Elle détendait mon esprit pressuré, en me permettant d'échapper pour un moment à l'écrasante chape de plomb qui m'avait emmuré depuis que mon amour m'avait à moitié rayé de sa vie.

Quand jaillissait mon sperme j'avais le sentiment que tel un torrent furieux, il emportait tout ! A cet instant béni plus rien ne revêtait d'importance...

Mais juste après, quand j'en étais encore à me débarbouiller le sexe à l'aide d'un kleenex, tel un vautour la culpabilité revenait planer au-dessus de ma tête. Je regrettais cette perte de temps et d'énergie qui ne me menait nul part et ruinait le peu de motivation qui me restait encore pour aller de l'avant...

Si je ne m'étais pas trouvé malade et fiévreux, j'aurais sans doute fait du sport pour me canaliser. Mais dans mon état c'était impossible, le moindre effort physique me coûtait et même après une journée passé assis, je me sentais courbaturé.

Malgré cela, la nuit me voyait difficilement trouver le sommeil et au lieu de s'améliorer, ma santé périclitait. A ce rythme, il m'apparaissait de plus en plus que mon livre ne serait jamais fini en temps et en heure... pourtant, cette considération ne

m'empêchait pas de réitérer chaque jour l'expérience faussement libératrice de la masturbation.

Cette journée ne fut pas différente des autres, elle me vit peu travailler. Cependant, le soir même je ne me couchais pas trop tard, et sous ma couette, je ressaisais le dernier message où Hilda me proposait des retrouvailles en tête à tête. Après ce qu'elle venait de me faire subir, je savais que cela ne nous mènerait à rien et qu'accepter reviendrait à me faire d'avantage souffrir. Mais malgré cette évidence, l'envie de lui répondre par l'affirmative me taraudait. Mon endormissement dû avoir lieu sur cet inquiétant constat.

.....
.....
.....

— Si mes souvenirs sont exacts, je suis sorti pour la première fois avec une fille à l'âge de quatorze ans, et jusqu'à ma rencontre avec Aline, jamais je n'étais parvenu à rester plus de deux mois avec quelqu'un.

— Et c'était grave ?

— Pas à ce point mais ça m'interrogeait. A mon âge, je connaissais de nombreux couples ayant déjà vécu plusieurs années ensemble.

— Vous avez eu beaucoup d'aventures avant Aline ?

— Je n'étais pas un dragueur, j'étais plutôt timide.

— Vous en parlez au passé ?

— Aujourd'hui, je fais une distinction entre mon appétit sexuel et ma recherche de l'âme sœur... et je suis moins timide. Par exemple là, j'ai envie de vous, avouais-je à la volée.

Je m'étais lancé à l'improviste comme il m'arrivait parfois de le faire dans de rares occasions, parce qu'habituellement, ce n'était pas vraiment mon genre de tenter le diable.

Cela fit son petit effet, mais l'instant d'étonnement passé mon interlocutrice reprit la parole avec froideur :

— Pourquoi me dites-vous cela ? Vous croyez avoir entrevu la possibilité qu'il se passe quelque chose entre nous ? Ou n'est-ce qu'une provocation gratuite ?

Cela aurait dû me calmer. Mais notre discussion m'avait plongé dans un état second qui semblait ignorant de la peur ou de la honte :

— En fait, j'aime beaucoup votre côté un peu hautain et depuis qu'Hilda m'a quitté, je recherche une certaine forme d'humiliation dans mes pratiques sexuelles. Je parle ici d'un exutoire madame la psychanalyste... dans la vie je n'aime pas me faire humilier, dis-je en la bravant du regard.

La voyant prise au dépourvu, je continuais sur ma lancée :

— Ca ne vous intéresse pas de savoir quel genre d'humiliation je recherche ?

— Quel genre ? Lâcha-t-elle finalement, alors que je voyais sa poitrine se soulever plus vite sous l'accélération de son pouls.

— J'aimerais par exemple que vous m'ordonniez de me déshabiller et de me mettre à genoux devant vous, nu comme un ver. Mes fesses, ma bouche entrouverte, mon sexe en érection vous seraient offerts comme sur un plateau...

J'avais terminé ma phrase en baissant les yeux pour lui signifier ma soumission. J'espérais qu'elle allait participer. A la place de quoi, elle me posa une nouvelle question :

— Quelle culpabilité cherchez-vous à expier ?

Le mot « culpabilité » raisonna tel un écho qui me fit quelque peu revenir à la lourde réalité dont j'avais essayé de m'extirper.

— Peut-être celle de ne pas avoir su garder mon amour... peut-être celle de m'être fait corrompre par cette humanité dévorante... ou peut-être est-ce juste parce qu'en jouant avec mes sentiments, Hilda m'a mis à genoux et qu'inconsciemment, j'ai aimé cela. C'est vous la psychanalyste, finis-je dans un chuchotement.

— Et une fois nu devant moi, qu'escompteriez-vous en retour ?

Je ne m'attendais pas à cette question. J'avais d'abord pensé qu'elle m'avait interrogé à la seule fin d'avorter ma tentative. Mais cette relance me rendait l'espoir qu'elle accepte de se prêter au jeu de satisfaire mes désirs. Je lui répondis les joues empourprées :

Que vous m'ordonniez de me mettre à quatre pattes et de vous lécher les pieds... comme elle ne réagissait pas, je continuais. J'aimerais que vous me parliez avec sévérité et que vous vous moquiez de moi, pendant que je me masturberais à vos pieds. L'espèce humaine aime jouir de rabaisser son prochain, c'est instinctif, tout le monde aime ça ! Vous verrez, posséder autrui a toujours fasciné l'homme et la femme. C'est à votre portée, j'en suis sûr. Pour vous permettre d'en jouir, il vous suffit juste de chasser l'hypocrisie de la société pour vous abandonner à vos instincts... ensuite, après m'avoir vu bien docile et avoir senti toute l'emprise que vous avez sur moi, vous n'aurez qu'à enlever votre culotte en écartant vos jambes en m'agrippant par les cheveux pour m'attirer la tête entre vos cuisses humides.

— Vous en avez vraiment envie, ce n'est pas de la frime, affirma-t-elle sans céder à mon excitation qui devenait palpable.

— Vous avez raison, et vous ? soufflais-je.

— Ce n'est pas vraiment ma tasse de thé, en outre je suis mariée, me dit-elle sur un ton se voulant d'une tranquille certitude.

— Pourtant vos joues sont plus colorées, sans parler de vos seins qui se soulèvent à bien vive allure pour quelqu'un de soi-disant indifférent... Mais peut-être préféreriez-vous inverser les rôles ? Vous rêvez d'être prise de force, brutalisée, soumise ? A toujours vous placer sur un piédestal, je suis sûr que le contact du sol vous manque, affirmais-je soudain avec une certaine agressivité.

Un long silence s'installa, durant lequel nos regards se défièrent.

— Vous êtes jeune et plutôt bel homme. Vous vous proposez d'être à mes pieds, je crois qu'il est humain que l'offre ne me laisse pas tout à fait indifférente... oui, vous êtes parvenu à m'exciter jeune homme. Mais ne vous réjouissez pas, car il ne se passera rien entre nous, finit-elle par m'expliquer d'une voix à nouveau assurée.

Pour la seconde fois, le silence envahit l'espace et pour la première fois depuis que j'avais instauré cet échange, je me senti gêné.

— Excusez-moi, je n'aurais pas dû, avouais-je. Je mélange tout. Je suis en train de me perdre...

— Je sais, c'est pour cela que vous êtes venu me voir, affirma-t-elle d'une voix compréhensive. Alors, oublions cela, et reprenons où nous en étions restés. Vous savez que je ne peux pas vous consacrer toute ma soirée.

— Hélas... excusez-moi, mais je ne sais plus vraiment où l'on s'était arrêté ?

— Vous me parliez de vos anciennes petites amies avec qui vous aviez du mal à rester.

.....
.....
.....

— Tu crois ? Connais-tu un concept Hébreu appelé Pardès ¹?

— Non.

— Les quatre lettres hébraïques de ce terme désignent chacune l'initial d'un mot hébreu : peshat, remez, derash et sod qui représentent les quatre niveaux de compréhension de la Torah : le sens littéral, l'insinuation, la parabole et le secret. Ce concept affirme donc qu'en chaque chose coexistent quatre significations à la fois reliées et distincts.

— Je vois... tu veux dire que mon rêve peut représenter l'avenir en même temps que ma volonté de fuir les difficultés du monde réel et de retrouver le sein protecteur de ma mère ?

— Tout est lié. Ce qui se produit à petite échelle se propage à grande échelle et inversement. Ne vois-tu pas que la race humaine est en train de fuir la réalité comme tu l'as toi-même fuie, jusqu'à ce qu'inévitablement celle-ci te rattrape... Notre Père ne laisse rien au hasard. De part sa volonté divine, chaque chose découle du reste.

— Alors c'est vrai ? M'exclamais-je en balayant l'espace d'un grand signe de la main. Le monde court à sa perte ?

— Ne fait pas cette tête, c'est toi qui en a décidé ainsi, affirma-t-il avec un petit sourire amusé, alors que mes sens s'affolaient tandis que se brouillait l'image tout autour de moi.

.....
.....
.....

« Vous appartenez à une mafia ? Vous voulez me faire chanter auprès de ma femme ? J'imagine que vous avez des photos compromettantes... oui, mais n'oubliez pas que je connais personnellement des gens du gouvernement et ceux-ci sont toujours prêt à me rendre certains services, si vous voyez ce que je veux dire... » me menaçait-il à demi mots.

De mon côté, je me contentais de le regarder avec un léger sourire énigmatique.

Aussi incroyable que cela pouvait paraître, alors que selon toute vraisemblance la situation aurait dû mettre mes nerfs à rude épreuve, je me sentais pleinement confiant et parfaitement à l'aise dans mon rôle.

Comme je ne réagissais toujours pas, mon interlocuteur se reprit, visiblement très nerveux :

Ne prenez pas mal ce que je viens de vous dire, je n'avais pas l'intention de vous menacer mais juste de vous prévenir que si je m'en donne la peine, j'ai les moyens de me défendre... mais je n'ai pas non plus que ça à faire et je suis prêt à payer un prix raisonnable pour tirer un trait sur cette histoire. Comme ça, tout le monde y gagne. Qu'en pensez-vous ?

— Connaissez-vous la bible monsieur Richard ?

A ces mots, un frisson le parcourut.

¹ Le verger au sens littéral, dont l'étymologie est proche du mot Paradis.

Plus précisément les évangiles ?

— Je suis croyant et catholique si c'est ce que vous voulez savoir, me confessa-t-il d'une voix mal assurée.

— Alors vous devez vous souvenir du verset de Mathieu où Jésus dit à ses disciples (j'adoptais un ton sentencieux) : « Je vous le dis en vérité, un riche entrera difficilement dans le royaume des cieux. Je vous le dis encore, il est plus facile à un chameau de passer par le chas d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu... »

— Où voulez-vous en venir ?

— Ne vous-êtes vous jamais interrogé de savoir pourquoi ?

— Hein ?!

— C'est vrai, j'oubliais que pour quelqu'un d'aussi affairé que vous, cette question ne devait pas constituer la première des préoccupations. C'est pourtant dommage, car voyez-vous, cela risque d'un jour vous porter préjudice...

— Je ne comprends rien à vos insinuations. Mais qu'attendez-vous de moi bon sang !

— Combien gagnez-vous par mois ?

— Ah, nous y voilà ! Et bien vous avez mis le temps, exulta-t-il, à présent que je parlais un langage qu'il maîtrisait. Ecoutez, voilà ce que je vous propose, je vous donne mon numéro de portable et vous m'appellez dans une semaine. D'ici là j'aurais discrètement sorti cent mille euros en liquide, c'est un maximum sans attirer l'attention. Je vous les donne et vous disparaîsez à jamais de ma vie. A jamais, vous m'avez bien compris !

— Vous n'avez pas répondu à ma question, relevais-je tranquillement. Mais je vais le faire pour vous : votre salaire mensuel s'élève à soixante mille euros net et vous détenez pour environ dix millions d'euros de valeurs mobilières qui vous ont rapporté trois cent mille euros après impôt cette année. Quant à votre capital foncier, je l'estimerai à près de sept millions d'euros.

La description de sa fortune le pétrifia sur place :

— Comment le savez-vous ? Qui êtes-vous ?

— Entrons dans ce jardin public voulez-vous, nous y serons plus à l'aise pour discuter, l'invitais-je avec civilité.

— Ok je vois, vous n'êtes pas n'importe qui... si c'est une entreprise concurrente qui vous paie pour me déstabiliser avant l'appel d'offre de l'armateur grec, allez-y, dites-moi combien on vous rétribue, je vous en donnerais d'avantage, me proposa-t-il à son tour, alors que nous entrions dans un joli petit parc de quartier.

— C'est drôle, mais moi avec votre patrimoine, je me serais davantage interrogé sur l'histoire de l'aiguille et du chameau si j'étais chrétien...

— Mais c'est une blague ? Qu'est-ce que vous me racontez encore ?

— Vous m'avez dit être croyant ?

— Oui.

— Donc, vous devez croire au paradis... et après votre mort, vous aurez envie d'y entrer j'imagine ?

Il me dévisagea avec horreur.

Alors, permettez-moi juste de vous rappeler que d'après les paroles de Jésus vous êtes mal parti...

— Vous voulez me tuez ?

- Mais non, qu’allez-vous chercher là ?
- Dans ce cas, c’est quoi votre histoire ? Vous n’allez quand même pas me chanter que si vous m’extorquez de l’argent, c’est pour m’évitez l’enfer ?!
- Calmez-vous, si vous le voulez bien nous allons réfléchir ensemble au verset... tenez, allons derrière les buissons, nous y seront mieux, proposais-je en désignant un espace isolé.
- Vous me menacez d’une arme et vous cherchez à m’entraîner à l’abri des regards ?! Vous me prenez pour un imbécile ! Se révolta-t-il en s’arrêtant tout net.
- Mais non, regardez le pied qui dépasse, nous ne serons pas seul.
- Il y a déjà un cadavre ? Vous avez assassiné quelqu’un !? Blêmit-il en reculant.
- Voyons, qu’elle imagination, ce n’est qu’un clochard qui dort. Si vous ne me croyez pas, allez voir, je vous attends ici.

Après un moment d’hésitation, Richard s’y rendit avec précautions. Et une fois la réalité de mon affirmation vérifiée, il revint vers moi avec un petit air de soulagement.

- Oui, c’est bien un clodo qui dort, mais pourquoi voulez-vous que nous allions là-bas ?

— Vous voyez le sac que je porte en bandoulière ? J’ai là-dedans quelque chose qui devrait vous intéresser... et franchement, si j’avais l’intention de vous tuer, je vous aurais neutralisé avec un paralyseur électrique, mis dans le coffre d’une voiture, puis exécuté dans un endroit discret et bucolique. Certainement pas dans un parc au beau milieu de Paris.

C’était incroyable comme tout me venait sans effort. J’avais l’impression que rien ne pouvait m’échapper. Cédant finalement à mes explications rassurantes, Richard me suivit derrière le bosquet d’arbustes. Arrivé sur place, je tendais le doigt vers l’homme en train de dormir par terre.

- Réveillez-le !
- Pardon ?
- Réveillez-le, il a des choses à vous dire.

.....

La première personne qui venait d’apparaître en haut de l’estrade, était une petite femme rabougrie par les ans et le poids d’une vie amère. Mais à mon approche, son regard sembla s’émerveiller, rendant à son visage une beauté ancienne. Elargissant mon sourire, je la pris dans mes bras alors qu’elle fondait en larmes et m’embrassait les mains.

En la voyant s’approcher, j’avais ressenti palpiter ses blessures, mais à présent, je percevais son amour qui rayonnait à l’unisson du mien : pendant un éphémère et extraordinaire moment une communion très forte nous lia ensemble, incorporant aussi la foule et plus largement tous les êtres vivants de la planète. Cette sensation me transcendait et maintenant que défilaient déjà la personne suivante, je sentais affluer en moi ce fluide universel : je devenais un catalyseur, redistribuant à tous l’amour divin.

« Dieu est avec toi, va en paix » était la phrase qui avec un regard de partage, concluait chacune de mes accolades.

La seconde personne qui s’avançait sur l’estrade était un petit maghrébin à la peau burinée. La peur et un fort désarroi imprégnaient son cœur. Et alors que j’écartais les bras

pour lui apporter le réconfort de mon amour universel, une détonation me percuta les tympans, me figeant sur place, la poitrine en feu. La main crispée sur son pistolet, l'homme me lançait un regard haineux. Plus encore que ma douleur, je sentais vibrer la vague destructrice de rancœur qu'il avait accumulé contre lui-même tout au long de sa vie. Deux nouvelles déflagrations retentirent et mon regard à la dérive entrevit les gens de la sécurité qui accouraient vers moi dans un silence pétrifié.

L'atroce douleur de mes entrailles déchiquetées n'avait duré qu'un insoutenable instant, avant que mon pouls ne s'arrête et que la nuit n'envahisse le monde comme une télé qu'on éteint...

.....
.....
.....

— Très bien, alors écoute : celui qui contient l'Alpha et Oméga de toutes choses, celui dont l'omniscience, l'omnipotence et l'omniprésence est réelle, « Est » de façon immuable, mais comme là ne s'arrête pas sa volonté, dans son immense sagesse, il s'est scindé en trois qui ne font qu'un, grâce à la perfection de leurs équilibres. Le Père, le Fils et le Saint Esprit : l'Esprit Saint est le garant de l'équilibre, le Père est le garant du Fils et de la toute puissance de Dieu, le Fils apporte le vent qui balaye la constance des choses.